

# Travail de rue et personnes à la marge

Extrait de la publication

Collection « Trames »  
dirigée par Serge Vallon et  
Bernadette Allain-Launay

L'objectif de la collection est de constituer une « bibliothèque de travail » des professionnels du champ social et médico-social. Elle propose des synthèses de connaissances, des outils de réflexion et d'analyse, toujours référés à la pratique professionnelle, selon notamment trois axes : les publics de l'intervention sanitaire et sociale, les structures et les modes de prise en charge, les pratiques éducatives.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Sous la direction de  
Serge Escots

*Travail de rue  
et personnes à la marge*

Les rencontres des acteurs de la rue

Trames

Trames  
éditions

Extrait de la publication

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2964-5  
Première édition © Éditions érès, 2005  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Extrait de la publication

## Table des matières

AVERTISSEMENT.....	7
Qui parle ?.....	9
INTRODUCTION .....	11
Une démarche : aller à la rencontre	
<i>Serge Escots</i> .....	11
Travail de rue, éléments d'une histoire générale	
<i>Jean-Luc Arnaud</i> .....	14
... et d'histoires particulières	
Médecins Du Monde et les acteurs de la rue	
<i>Philippe Fernandez</i> .....	26
Le Groupe Amitié Fraternité	
<i>Vincent Batsère</i> .....	30
« ALERTE, EXCLUSION ! » MIDI-PYRÉNÉES	
<i>Jean-Philippe Blanchard</i> .....	36
L'Amicale du Nid	
<i>Christian Ayerbe</i> .....	41

Intermède	
<i>Jean-Luc Arnaud</i> .....	44
PROBLÉMATIQUES DU TRAVAIL DE RUE	
<i>Serge Escots</i> .....	51
Gens à la rue, gens dans la rue, gens à problèmes ? .....	51
Dedans dehors .....	53
Créer du lien .....	56
Un lien pour faire quoi ? .....	58
Entre commande et demande : quels positionnements pour l'acteur .....	63
Des bénévoles et des salariés .....	66
Être dans la rue et y intervenir :	
premier contact .....	69
Responsabilité et travail de rue .....	72
Limite du travail de rue et question de la mort .....	74
Entrer en contact avec un groupe .....	76
RÉCITS DE SITUATIONS .....	79
La démarche	
<i>Serge Escots</i> .....	79
Entre demande et offre : « ALERTE, EXCLUSION ! »	
<i>Jean-Philippe Blanchard</i> .....	81
Travail de rue, MDM/GAF :	
à la recherche d'un espace de transition	
<i>Nicolas Soyer, Vincent Batsère,</i> <i>Philippe Fernandez</i> .....	101
À la rencontre des personnes qui se prostituent	
<i>Chantal Larrieu, Christian Ayerbe</i> .....	116

Quels risques réduire ? <i>Jean-Luc Arnaud</i> .....	138
Travail de rue et prévention VIH et VHC <i>Christine Chabrière, Pierre Montangérand</i> .....	151
POST-SCRIPTUM	
<i>Jean-Philippe Blanchard</i> .....	165
Terrain et pratique en permanente évolution ....	166
Un <i>turnover</i> des acteurs .....	168
Des rencontres introspectives constructives.....	169
BIBLIOGRAPHIE.....	171
PRÉSENTATION DES ASSOCIATIONS .....	176

## *Avertissement*

Le travail de rue auprès de personnes à la marge n'est pas un mode d'intervention récent, il était au fondement de la pratique de l'éducateur spécialisé. Aujourd'hui, il s'applique non seulement à des jeunes défavorisés de quartiers populaires, à des femmes ou des hommes prostitués, à des usagers de drogues, mais aussi, depuis ces deux dernières décennies, à de nouvelles personnes en errance, de plus en plus nombreuses, pudiquement nommées « SDF ». Ces personnes, sans repères stables, souvent consommatrices de diverses substances psychoactives banales comme le tabac, l'alcool, le cannabis, les médicaments psychotropes et traitements de substitution détournés de leur usage, vivent l'abandon, parfois abandonnées d'elles-mêmes. En danger de

mort de par leur état sanitaire ou leur situation d'insécurité, elles ne survivent que grâce aux services sanitaires et sociaux, administratifs et associatifs, avec une espérance de vie bien inférieure à la moyenne des personnes des pays économiquement développés. Leur habitat est la rue, et parfois, pour quelques nuits, un squat insalubre ou un foyer d'hébergement d'urgence saturé feront l'affaire.

L'apparition récente et en augmentation de ces personnes, dites aussi « sans-abri », différentes par leur culture de ceux que nous nommions autrefois « clochards » ou « vagabonds », nécessite que le travail social auprès de ces populations soit pensé en fonction de cette réalité qui a considérablement évolué.

C'est dans cette démarche que les « acteurs de la rue », salariés ou bénévoles, ont été amenés à partager et à réfléchir à leurs pratiques. Car les publics ne peuvent se définir à partir de la seule difficulté d'insertion, mais à partir d'une problématique tramée de difficultés multiples et complexes. La constitution de partenariats et d'équipes pluridisciplinaires fait désormais partie des impératifs professionnels, mais dans la réalité des pratiques, il reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Pour tendre vers cet objectif, quelques-uns ont réussi à se constituer en groupe de réflexion, et par l'apprentissage d'une confiance réciproque, ont accepté d'exposer leur pratique à l'intelligence des autres. Ce ne fut pas sans difficulté, tant les vicissitudes de l'institutionnel et des relations partenariales débordèrent parfois, ne permettant pas à tous de soutenir la démarche jusqu'au bout.

Les présents actes ne reprennent les propos que de ceux qui ont accepté les inévitables imperfections inhérentes à ce type de démarche collective. Ces actes n'ont vocation à aucune exhaustivité, le lecteur pourra tirer ses propres « fils » et poursuivre la réflexion. Ce à quoi ce travail invite.

QUI PARLE <sup>1</sup> ?

*Jean-Luc Arnaud*

45 ans, chef de service, salarié de l'association Clémence-Isaure, service Intermède, neuf ans de travail de rue.

*Christian Ayerbe*

45 ans, éducateur spécialisé, salarié de l'Amicale du Nid, douze ans de travail de rue.

*Vincent Batsère*

30 ans, psychologue, bénévole et salarié au Groupe Amitié Fraternité, sept ans de travail de rue.

*Jean-Philippe Blanchard*

53 ans, architecte-designer, bénévole à « ALERTE, EXCLUSION ! », sept ans de travail de rue.

*Christine Chabrière*

40 ans, intervenante de prévention, salariée à AIDES, deux ans de travail de rue.

*Philippe Fernandez*

40 ans, infirmier psychiatrique, salarié et bénévole de Médecins Du Monde, huit ans de travail de rue.

---

1. Pour chacun, fonction et appartenance aux associations correspondent au moment où ils ont participé aux rencontres.

*Chantal Larrieu*

43 ans, assistante sociale, salariée à l'Amicale du Nid, dix-huit ans de travail de rue.

*Pierre Montangerand*

38 ans, infirmier, salarié à AIDES, deux ans de travail de rue.

*Nicolas Soyer*

31 ans, porteur de projet, salarié au Groupe Amitié Fraternité, dix ans de travail de rue.

*Serge Escots*

Psychothérapeute, chargé d'études, a assuré la régulation des débats et la supervision des rencontres. On lui doit l'enregistrement et la transcription des présentations de situations, ainsi que la rédaction des présents actes à partir des comptes rendus.

*Philippe Fernandez* et *Lise Mesguen* ont rédigé les comptes rendus des rencontres et assumé avec *Christian Ayerbe* la coordination fonctionnelle du groupe.

*Jean-Philippe Blanchard* a effectué un actif et patient travail de relecture et de correction du texte.

# *Introduction*

UNE DÉMARCHE : ALLER À LA RENCONTRE

*Serge Escots*

Depuis plusieurs années, les acteurs de la rue de Toulouse se rencontrent régulièrement pour mieux se connaître et coordonner leurs actions. Mais qu'est-ce qu'un acteur de la rue ?

Bénévoles ou salariés, du secteur social ou sanitaire, les acteurs de la rue recouvrent une réalité multiple selon le type d'action qu'ils entreprennent ou les motivations qui les animent. Cependant, ils se rassemblent autour d'un dénominateur commun : la rue, lieu de rencontre avec leur public. Pas toujours

la rue en tant que telle, parfois, il s'agit d'une cour ou d'un hall d'immeuble, d'une cave, d'une gare, etc. Tous ces endroits peuvent servir d'espace pour un contact. Pourtant, il est question pour ces acteurs de « sortir », d'« aller vers », d'aller « au-devant de », de quitter un dedans pour aller dehors à la rencontre.

Cette dénomination d'« acteurs de la rue » ne va pas de soi. D'abord pour les acteurs eux-mêmes qui s'interrogent sur leur fonction : intervenants, modérateurs, médiateurs, témoins, citoyens ? Certes, par « acteurs », on entend bien insister sur la dimension de l'acte que pose le salarié, le militant ou le citoyen qui va à la rencontre d'un autre occupant cet espace public de manière singulière et à la marge. On entend aussi souligner l'action, quelle qu'elle soit, que cet acteur entreprend. Il n'est pas le spectateur passant devant une scène qui interpelle par les réalités qui la sous-tendent. Non, il agit, même si, parfois, cette action se tient tout entière dans la rencontre qui se réalise – et parfois ne se réalise pas. Une esquisse de rencontre ; une tentative ; quelques paroles, un échange ; quelques regards reçus et donnés ; simplement se tenir là, dans le même espace ; une possibilité de reconnaissance, une offre provisoire et éphémère de lien social. C'est parfois peu et tellement. Voilà un autre point à partager : quelle que soit l'action qu'il développe, l'acteur de la rue se confronte à la difficile mesure de ce qu'il met en jeu.

Si « acteur », mot choisi pour son caractère ample et englobant qui permet d'accueillir en son sein des salariés de toutes formations et bénévoles de tous

horizons, pose question par l'ambiguïté qu'il laisse entendre dans sa résonance volontaire, « rue », en revanche, par sa connotation résolument urbaine, correspond bien à la « scène » sur laquelle ces acteurs évoluent.

« Personnes à la rue », « filles des rues », « toxicomanes en errance » bref, toutes ces catégorisations stigmatisantes interpellent, « l'homme de la rue ». C'est par leurs relations dans l'espace urbain avec les personnes ainsi désignées que ces travailleurs sanitaires et sociaux s'identifient et se reconnaissent. C'est le minimum que les acteurs de la rue ont en commun pour accepter de discuter ensemble. Pas encore assez pour faire collectif, car pour cela, il faut partager un peu plus qu'un point commun qui, somme toute, appartiendrait davantage aux individus qu'aux acteurs.

Il faudrait pouvoir partager, sans suspicion, ses intentions, ses pratiques, ses réflexions sur les difficultés rencontrées. Et même, puisque chacun s'accorde à dire que les gens que l'on rencontre dans la rue sont vulnérables, n'est-il pas nécessaire de partager une éthique du travail de rue ?

De septembre 2000 à juin 2001, au gré de neuf rencontres de deux heures chacune, des acteurs de la rue ont confronté leur point de vue sur les personnes qu'ils rencontrent et leurs difficultés ; les actions qu'ils mènent et leurs limites ; les motivations qui les orientent et les attentes de ceux qui les financent ; les problèmes techniques et les questions éthiques que leurs interventions soulèvent. De ces discussions, ils

ont souhaité laisser une trace, car, sur ce travail, les actes qui ramasseraient les fruits d'échanges et de réflexions, « ça ne court pas les rues ». Il leur a donc fallu poursuivre leurs rencontres pendant deux ans pour analyser, synthétiser, rédiger, corriger, et obtenir de leurs institutions respectives l'autorisation de publier. Si la première année a été nécessaire pour qu'ils puissent se faire mutuellement confiance, deux années supplémentaires se sont avérées indispensables pour donner forme à leur réflexion.

TRAVAIL DE RUE,  
ÉLÉMENTS D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE

*Jean-Luc Arnaud*

### *Historique*

La notion de travail de rue est intimement liée à l'émergence et à la création de la prévention spécialisée. Le 14 mai 1963, Georges Pompidou, alors Premier Ministre, prend trois arrêtés qui structurent et définissent l'activité d'équipes de prévention qui, depuis une dizaine d'années, intervenaient dans des quartiers, et dont une des caractéristiques était de rassembler de nombreux jeunes. Ces intervenants étaient souvent des militants sociaux et politiques, et/ou des bénévoles. Cet effort de théorisation et de lisibilité a été largement soutenu par une convention de recherche avec le Centre de formation de Vaucresson. Le travail de rue y était clairement défini comme spécificité de l'action de l'association, ainsi

que d'autres principes plus larges comme la libre adhésion, l'absence de mandat, l'intervention dans le milieu, l'action globale, etc.

Un arrêté ministériel du 4 juillet 1972 et ses huit circulaires d'application sont les textes constitutifs de la prévention spécialisée, dans lesquels le travail de rue prend une place tout à fait particulière puisqu'il y est présenté comme la seule particularité au regard de l'action sociale traditionnelle.

Écoutons le représentant du Comité National de Liaison des Associations de Prévention Spécialisée (CNLAPS) : « Le travail de rue est pour l'éducateur le moyen le plus rapide et le plus efficace de connaître personnellement les jeunes, de se familiariser avec leur comportement et d'être reconnu par le milieu. Tout espace non institutionnel peut être fréquenté par les éducateurs de la prévention spécialisée : la rue, les squares, les porches d'immeubles ou les cages d'escalier, mais aussi des espaces commerciaux et publics, les cafés, salles de jeux, cafétéria, centres commerciaux, les gares, etc.

Travailler dans la rue, c'est aller où se trouvent les jeunes. Le travail de rue est incompatible avec un cadre horaire trop rigide. Il s'agit de tendre vers une présence constante et régulière sur les lieux, aux moments où les jeunes ont l'habitude de s'y trouver, quels que soient le jour et l'heure. Il convient donc de cerner ces moments, et pour cela, de réaliser une observation d'amplitude maximale.

Travailler dans la rue, c'est d'abord être là, disponible, pour écouter, observer sans jugement et avec discrétion. Proposer trop vite des solutions aux problèmes énoncés, avant qu'une connaissance suffisante des personnes et du milieu ne le permette, se révèle souvent une erreur.

Il faut arriver à faire partie du paysage et à intégrer les codes, les rituels autour desquels s'organise la vie des jeunes sur le quartier. »

On le lit assez clairement, le vocabulaire emprunté réfère à l'ethnologie, avec des termes tels que « pratique de terrain », « moments de présence », « codes », « rituels », et cet ancrage dans ce champ, assez inhabituel dans les pratiques sociales ordinaires, renvoie à ce qu'il est convenu d'appeler l'École de Chicago <sup>1</sup>.

Ce courant de sociologues des années 1930 cherche à rendre les hommes et les femmes acteurs de leur vie au sein des quartiers.

Cette articulation a été développée et théorisée par Capul et Lemay dans un ouvrage intitulé : *De l'éducation spécialisée*, dans le dixième chapitre, « Action éducative et environnement <sup>2</sup> ».

---

1. Premier département universitaire de sociologie américaine, constitué en 1894. Marquée par l'anthropologie, l'École de Chicago développe au xx<sup>e</sup> siècle une sociologie urbaine à laquelle on doit de nombreux travaux sur l'immigration, la criminalité, la déviance, etc. Très inspirée par l'ethnologie, son apport essentiel se situe sur le plan méthodologique et conceptuel.

2. M. Capul et M. Lemay, *De l'éducation spécialisée*, Toulouse, érès, 1996.

Le CNLAPS, dans un document de travail, proposait un référentiel aux associations de prévention spécialisée, qui ont fleuri dans les années 1970-1980, à mesure que les villes croissaient et généraient des ruptures, lequel déclinait leur activité en six volets, dont un, le cinquième, détaillait les objectifs du travail de rue :

« Occuper la rue et travailler dans la rue à produire du lien social avec les familles en difficulté, les personnes isolées, les jeunes, etc. »

Objectifs primaires :

- faire de la rue un lieu de socialisation en y élaborant du sens (symbolique, civique, historique, etc.) ;
- travailler à partir de l'expression des incivilités afin de les prévenir ;
- inciter, faciliter et accompagner l'insertion des jeunes dans les structures d'animation et de loisirs existantes ;
- produire du lien social avec des personnes isolées, quel que soit leur âge, pour minorer leur distance aux institutions, aux associations, aux groupes constitués.

Objectifs secondaires :

- travailler à partir des expressions de la violence (violence sur soi, violence sur l'autre) pour les prévenir ;
- motiver aux métiers de l'animation les jeunes du quartier inscrits dans les actions sociales, de divertissement ou de loisirs. »

Voilà, de façon succincte et sans commentaire, quelques principes fondamentaux de cette pratique spécifique, qui nous a permis de travailler ensemble.

Cependant, il ne faudrait pas voir dans cette pratique l'origine unique de la prévention spécialisée, même si ces principes lui ont donné quelques références et légitimité.

N'oublions pas, par exemple, Fernand Deligny, qui, au travers de son « pragmatisme poétique en a fait une pratique mythique, emblématique, une référence dans l'intervention éducative », notamment dans son livre *Graine de crapule*<sup>3</sup>, publié dans les années 1950, qui évoquait son expérience auprès des bandes d'orphelins de la dernière guerre, errant sur le territoire national.

Durant cette période, le travail de rue aura eu comme principal, voire unique objectif, de travailler en direction d'un public jeune, en rupture avec le monde adulte, qu'il s'agisse de jeunes abandonnés (Deligny), de bandes, de blousons noirs (bénévoles et militants des années 1960), ou de jeunes en rupture dans les quartiers (prévention spécialisée).

Nous pouvons dire du travail de rue qu'il était alors une pratique généraliste.

### Évolutions

À partir du début des années 1970, ce principe de travail va s'orienter vers d'autres populations, sans

---

3. F. Deligny, *Graine de crapule*, Éd. du Scarabée, CEMEA, 1960.

pour autant délaissier l'objectif de l'action sur un site déterminé, en prenant en compte l'ensemble de la population.

La problématique émergente durant cette période charnière est la toxicomanie. Il était logique que l'on s'intéressât au travail de rue pour réduire les effets de ce qui stigmatise l'errance d'une partie de la jeunesse française au sein des cités.

Mais le travail de rue sera aussi en prise avec d'autres problématiques comme la prostitution.

Pour éclairer notre propos, nous citerons deux exemples d'actions auprès du public toxicomane par le biais du travail de rue : l'une parisienne et novatrice, l'Abbaye, dans le Quartier latin, l'autre toulousaine, avec l'action conjointe du SAS et de l'ASEM (Service d'accueil spécialisé d'Oc-Drogue et le Club de prévention du Mirail).

L'association qui gère le travail de l'équipe de l'Abbaye fait partie de la prévention spécialisée, mais elle a orienté son activité vers la population toxicomane à partir d'une consultation médicale gratuite, au n° 3 de la rue de l'Abbaye.

En fait, l'association avait pris en référence les Free Clinic de San Francisco, qui semblaient être les premières tentatives de prise en charge de la toxicomanie en milieu ouvert.

« Cette initiative était destinée à poursuivre les contacts avec des groupes de jeunes vivant culturellement et financièrement selon un mode marginal. Ces derniers désiraient parler non seulement de leur